

Pierre-Yves Pépin, *l'Homme gratuit*

Georges Leroux

Volume 3, numéro 3, avril 1978

Pierre Perrault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200132ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200132ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leroux, G. (1978). Compte rendu de [Pierre-Yves Pépin, *l'Homme gratuit*]. *Voix et Images*, 3(3), 501–502. <https://doi.org/10.7202/200132ar>

Pierre-Yves Pépin, *l'Homme gratuit*¹

L'auteur de ce livre était géographe de profession et professeur d'université de métier. À la dernière page, nous apprenons qu'à l'automne 1976 il a quitté ses fonctions, résiliant pour ainsi dire le double contrat qui le liait à l'institution et à la société. Ce point de rupture était souhaité, il était visé ; quelque chose dans la liberté de l'expérience a été abandonné et l'impossibilité de revenir en arrière se présente comme la figure d'une liberté autre, différente, nouvelle. De contraint, l'homme devient gratuit.

Un tel parcours demeure un trajet de surface. Le livre propose de le reconstituer en profondeur, de retracer au plan des fantasmes et des conflits la formation d'une décision nécessaire et brutale. Rien de linéaire cependant dans l'énoncé du changement, rien qui soit même discursif, mais une accumulation directe, primitive de matériaux imaginaires ou empruntés à l'activité du rêve. Rien qui ressemble de près ou de loin à des « essais », mais une somme de paragraphes épars, sortes de périscopes du récit de l'inconscient. L'auteur s'y représente dans la situation de son désir, il donne un nom aux terreurs qui l'empêchent de vivre, il agresse tout ce qui le contraint. À ces morceaux de l'inconscient, imprimés en petits caractères, sont juxtaposés les organisations du sujet, sous la forme d'aphorismes construits, didactiques, prophétiques. On les lira d'abord, si on veut tirer quelque chose du reste, car il s'agit de l'interprétation mise de l'avant par l'auteur. Cette interprétation s'articule autour de deux motifs principaux : l'oppression de la modernité, notamment dans sa forme urbaine, et la nécessité d'être absolument seul. Contrairement au matériel de l'imaginaire, fragmentaire, chaotique, ces aphorismes sont porteurs de titres et constituent chacun un monde. Leur brièveté lapidaire est caractéristique de la volonté d'énoncer un message, d'indiquer une direction.

Ce contrepoint de matériel nocturne et diurne structure le livre de P.-Y. Pépin, mais n'en fournit pas pour autant la possibilité d'accéder à ce qui tente de s'y exprimer. Deux questions font surface dès l'ouverture du livre : la première concerne les origines de la névrose, la seconde les moyens mis en œuvre pour sa résolution. S'il est vrai que le monde industriel engendre la névrose, tout n'est pas dit quand on a dénoncé la compétition et la ville. De l'environnement social aux contradictions de l'individu, il y a tout un espace occupé par des personnes, organisé par des conflits. Dans les scénarios oniriques de P.-Y. Pépin, l'auteur est seul ; la femme est absente, les autres sont absents. Aucune névrose ne se développe dans le vide et on ne peut que soupçonner l'auteur d'avoir déjà travesti le matériel imaginaire qu'il présente en fragments épiques. Le sujet des conflits y est

déjà le héros d'une quête, dont le seul interlocuteur acceptable paraît être une nature farouche, sauvage. La souffrance du livre est une fiction destinée à mieux révéler la joie nietzschéenne de l'aventurier, du conquérant trappeur. Quand on a senti le voile qui recouvre dans le rêve tout ce qui permettrait de l'analyser, on ne peut qu'être embarrassé devant ce camouflage adolescent. En vérité, ce matériel n'est pas brut. Il est déjà travaillé, moins certes que les aphorismes, mais d'une manière plus subtile. L'interprétation en est d'autant plus difficile. Comme il est par ailleurs impossible de lire ces fragments pour ce qu'ils sont, à cause de leur caractère répétitif et redondant, il faut se résigner à glisser dessus sans rien en tirer que l'investissement narcissique dans la figure d'un homme primitif dont on ne saura jamais rien de plus. Cette frustration est la plus forte du livre.

Une logique simple veut qu'une névrose non caractérisée se libère de manière non caractérisée. C'est ce qui a lieu ici. De l'oppression et de la terreur du rêve, on passe à une joie naïve dont le motif n'est pas énoncé. Un canot glisse à la surface d'un lac, mais nul ne sait comment la tempête est passée. On a coupé les ponts. L'angoisse du doctorat et de la recherche universitaire a fait la place à un savoir simple dont la sincérité ne fait aucun doute. Comme on aimerait savoir le moyen d'une telle libération, comme on aimerait croire qu'il s'agit d'autre chose que d'une évaison, comme on aimerait en saisir le principe! Chacun y mettra ce qu'il voudra, mais il devra se limiter à des indices. Par exemple, le primat de l'expression de soi sur la rationalisation, la valeur du risque de folie. Ces indices sont généraux, trop généraux. P.-Y. Pépin ne se dérobe à nous finalement que parce que dès le début il n'a pas consenti à se livrer.

Dans un livre antérieur, l'auteur avait pris le parti de se maintenir au niveau de la réflexion². La scène était occupée par des concepts agités, la Ville, l'Homme, la Vie. Dans *l'Homme gratuit*, il tente de joindre à l'abstraction la substance de l'individu. Il ne réussit en fait qu'à constituer un concept de plus, le Héros sauvage. Ce concept est vide, il n'est pas une description, mais une volonté; il nous sollicite, mais ne nous parle pas.

Georges Leroux

1. Montréal, L'Hexagone, « Essais », 1977.

2. Pierre-Yves Pépin, *l'Homme essentiel*. Suivi de *la Ville introuvable de l'homme perdu*, Montréal, L'Hexagone, 1975.



LE FAUSSAIRE